

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Il y a des plis dans le milieu des pages.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 19 NOVEMBRE 1864.

No 47.

ORIGINES ET FORMATION

DE LA LANGUE FRANÇAISE.

I.

Nous nous trompons peut-être, mais il nous semble qu'en général nous n'attachons pas assez d'importance à l'étude de l'histoire de la langue qu'ont parlée nos pères et que nous parlons nous-mêmes. N'est-il pas vrai, en effet, que si, au sortir de nos études, on était venu nous demander : « Quelles sont les origines de la langue française ? — Comment s'est-elle formée ? » — nous aurions été bien empêchés pour la plupart d'y répondre d'une manière satisfaisante ? Pourtant, cette étude est belle, est utile, est nécessaire même à quiconque désire acquérir quelques connaissances en littérature. Qu'est-ce, en effet, que l'histoire littéraire d'une nation, si ce n'est l'histoire même des transformations qu'a subies la langue qui constitue cette littérature ?

La langue française, ainsi que toutes les autres langues, du reste, n'a pas toujours été belle, pure, correcte ; elle a eu ses pénibles commencements, son développement laborieux, lent et progressif, et ce n'est qu'après un travail de plus de huit siècles, qu'elle est parvenue à ce haut degré de splendeur et de perfection où nous la voyons aujourd'hui.

Elle a joué un rôle immense sur la scène du monde ; elle a immortalisé les grands hommes du grand siècle de Louis XIV, et elle immortalisera toujours ceux qui, doués de génie, s'en servirent pour transmettre leurs pensées à la postérité. Elle est à la fois un modèle de clarté, d'exactitude et de précision : en un mot, c'est la plus belle, sans contredit, de toutes les langues modernes.

N'est-ce pas assez pour nous engager à l'étudier consciencieusement dans ses origines et dans ses développements ?

C'est là du moins le sujet que nous allons tâcher d'esquisser à grands traits, nous contentant de poser çà et là quelques jalons destinés à indiquer la route à parcourir. Nous nous attacherons à mettre en lumière les éléments qui entrent dans la langue française et à signaler les différentes phases par lesquelles elle a passé successivement. Pour cela, il

nous faut remonter bien haut dans l'histoire politique de la France : ayez la complaisance, aimables lecteurs, de nous accompagner dans cette lointaine, mais nécessaire excursion.

II.

La critique historique n'est pas encore parvenue à déterminer d'une manière bien précise, bien satisfaisante, l'époque où quelques peuples de l'ouest et du sud-ouest de l'Asie vinrent se caser dans le pays qu'aujourd'hui l'on appelle France. Quelques auteurs prétendent que des tribus nombreuses y florissaient déjà plus de 1200 ans avant J. C. ; il y en a même, croyons-nous, qui parlent de 1600. Il est peut-être permis de regarder ces données comme douteuses ; cependant, il convient d'en prendre note en passant, ne fût-ce que pour mémoire. Mais ce qu'il y a de positif, de certain, c'est que, près de 1000 ans avant J. C., trois grandes nations, divisées en 150 peuplades, se partageaient inégalement le territoire des Gaules : (C'est ainsi que les Romains nommaient le pays situé entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan Atlantique.)

Les trois nations dont nous venons de parler, étaient les Aquitains, les Celtes et les Belges. Les premiers occupaient le sud-ouest de la Gaule, les seconds, le centre et les derniers, le nord. Ces trois peuples n'avaient de bien distincts entre eux que leurs noms ; quant à la religion, aux mœurs et aux usages, aucune différence bien tranchée.

Voulons-nous nous faire une idée exacte de leur état de civilisation ? Ouvrons l'histoire de notre pays, parcourons ces pages pleines d'intérêt où nos historiens nous font le portrait vivant de ces *peaux rouges* qui apportèrent tant d'obstacles au progrès de la colonisation de notre chère patrie, et nous serons suffisamment édifiés sur ce qu'étaient ceux de qui nous descendons *plus ou moins directement*.

III.

Il est une vérité reconnue de tous les hommes bien pensants : c'est que les peuples attachés au sol ne peuvent manquer de prospérer : l'histoire des Egyptiens, des Grecs, des Romains et de plusieurs autres peuples

de l'antiquité, vient d'ailleurs confirmer cette importante vérité.

D'un autre côté, l'homme est si faible, si borné, que, dès qu'il s'isole, au lieu d'augmenter en science et en sagesse, il recule, il perd du terrain : nous en voyons la preuve dans l'histoire des premiers habitants de la Gaule et de l'Amérique : entre ces hommes de la nature, point de liens sociaux ; pour eux, point de patrie ; aujourd'hui ils sont ici, demain vous les verrez là-bas, errant au hasard et cherchant à détruire tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Aussi, nous offrent-ils la réalisation la plus complète du proverbe qui dit : " Pierre qui roule n'amasse pas mousse."

IV.

Ce qui étonne en lisant l'histoire de toutes les nations, c'est de voir combien peu ont su et pu conserver longtemps leur indépendance. Nous semble-t-il, en effet, qu'une nation est heureuse, qu'elle commence à jouir de quelques moments d'un repos bienfaisant, d'une liberté salubre, d'un bonheur pur, tranquille, qu'aussitôt nous la voyons devenir la proie de quelque chef de bandes. Il y a là quelque chose qui fait plus que surprendre, qui indigne même au premier abord ; mais l'examen réfléchi des faits amène bientôt d'autres idées, d'autres sentiments. Au milieu des changements incessants des empires, il est facile d'apercevoir quelque chose de plus qu'un simple effet du hasard ; la main toute-puissante de Dieu est là. Une nation change-t-elle de maîtres ? c'est toujours, ou en punition de ses défauts et de ses vices, ou en récompense de ses qualités et de ses vertus. Et nous croyons que l'histoire universelle en main, il nous serait facile de prouver cette allégation.

V.

Les Celtes suivirent la loi presque commune ; c'est-à-dire qu'ils ne conservèrent pas toujours leur immense territoire et leur chère indépendance.

Quelques aventuriers grecs, partis de la Phocée 600 ans avant J. C., vinrent la même année dans la Gaule et y jetèrent les fondements d'une ville qu'ils nommèrent *Massalia* : c'est la Marseille d'aujourd'hui.

Les Grecs surent si bien profiter des avantages énormes que leur donnait sur les Celtes la connaissance des lettres, des sciences et des arts ; ils usèrent de tant de ménagements, ils agirent d'abord avec tant de douceur, qu'au bout de quelques années ils possédaient déjà, autour de leur ville, une langue de terre considérable que leur avaient cédée amicalement leurs trop généreux voisins.

Non contents cependant des acquisitions

importantes de territoire que chaque année ils faisaient soit par une voie, soit par une autre, ils poussèrent l'ingratitude jusqu'à prendre les armes contre ceux à qui ils devaient toute leur puissance. Le sort leur fut d'abord favorable ; mais un beau matin qu'ils s'étaient aventurés un peu loin sur le territoire de leurs voisins, ils furent repoussés avec des pertes telles, qu'ils jugèrent aussitôt que seuls ils ne viendraient jamais à bout d'accomplir leurs pervers desseins.

VI.

Ce que nous venons de raconter se passait vers l'an 125 ou 121 avant J. C.

Rome était alors presque au faite de sa grandeur et de sa puissance ; ses légions, inactives depuis quelque temps, demandaient à grands cris un nouveau champ à de nouveaux exploits. Aussi, quelle ne fut pas la joie des Romains quand les Massaliotes, désespérés de pouvoir pousser plus loin l'agrandissement de leur territoire, leur envoyèrent demander du secours.

En quelques jours, une armée nombreuse et aguerrie, commandée par le consul Fulvius Flaccus, se rendit à l'appel des Grecs Phocéens. Devant de si puissants ennemis, quelques tribus avoisinant Marseille durent céder, après, néanmoins, avoir accompli des actes d'un courage presque héroïque.

VII.

L'amour du lucre tout autant que celui de l'honneur avait conduit les Romains dans la Gaule ; aussi les Massaliotes ne furent pas longtemps sans s'apercevoir qu'au lieu d'alliés ils s'étaient donnés des rivaux, qui plus tard, peut-être, les subjugueraient. Leurs prévisions étaient fondées.

Soixante-quinze ans se sont à peine écoulés, en effet, depuis le jour où, répondant à l'appel des Massaliotes, les Romains ont mis le pied pour la première fois sur le sol de la Gaule, et chaque année les Celtes n'ont cessé de perdre du terrain, et les Massaliotes ont vu leur puissance menacée jusque dans ses fondements mêmes. Il ne fallait plus pour déterminer les Romains à s'emparer des riches contrées que baignent la Seine, la Loire, la Garonne, le Rhône et la Saône, qu'un prétexte, et ce prétexte ne se fit pas attendre bien longtemps.

Ennuyés de vivre dans leurs montagnes abruptes et pittoresques, les Helvètes (habitants de l'Helvétie, la Suisse actuelle) plient leurs tentes, environ 58 ans avant J. C., rassemblent leurs troupeaux et viennent chercher fortune à l'ouest des Alpes. Or, ils débouchèrent justement sur le territoire romain. C'était assez, en vérité, pour engager César à paraître à son tour dans la Gaule. Il y vint

done ; mais il ne se contenta pas de morigéner, de massacrer plutôt les Helvètes ; il entreprit, avec un ardeur incroyable, la conquête de la Gaule entière. La chose n'était pas difficile, d'ailleurs. Le sentiment de la nationalité, seul capable de faire entreprendre de grandes choses, gisait endormi profondément dans le cœur de ces vaillants Gaulois. Leur religion, leur organisation sociale, tout enfin concourait à rendre leur soumission assez facile. Aussi, malgré quelques efforts généreux, mais inutiles, les Gaulois furent obligés, après dix ans de lutte, de courber le front sous la hache de guerre et l'épée des vainqueurs.

VIII.

Alors une nouvelle ère de progrès et de prospérité s'ouvre pour les Celtes ; mille réformes s'opèrent dans leur organisation sociale et politique ; ils vont s'accoutumant de plus en plus au nouveau régime ; ils sont presque satisfaits de leurs maîtres absolus ; et ils s'inquiètent peu de perdre leurs lois, leur langue, leur religion et leurs mœurs. En peu de temps ils devinrent aussi romains que les Romains mêmes.

Cependant, un orage effroyable plane au-dessus du Vieux-Monde et menace de l'engloutir ; l'ouragan approche, approche toujours. Bientôt il s'abat sur sa proie et l'enveloppe entièrement. On comprend que nous voulons parler de l'invasion des Barbares au cinquième siècle. L'empire romain, quoique d'une immense étendue et d'une puissance incroyable, est obligé néanmoins de céder au premier choc des envahisseurs ; il chancelle d'abord sur ses larges bases, et tombe bientôt pour s'évanouir comme s'évanouissent les plus petites choses de ce monde.

IX.

Il était écrit que nos malheureux Gaulois boiraient jusqu'à la lie la coupe des humiliations. Nous l'avons vu : à peine étaient-ils accoutumés à un nouveau maître, qu'un second venait le supplanter.

Ainsi, au cinquième siècle, trois grandes nations aussi barbares l'une que l'autre se ruèrent sur la Gaule avec l'ardeur du désespoir ; c'étaient les Francs, les Visigoths et les Bourguignons. Les premiers s'établirent entre le Rhin et la Loire ; les seconds, entre la Loire et les Pyrénées, et les derniers, sur les bords du Rhône.

Si les Romains n'ussent été attaqués qu'en Gaule, ils auraient sans nul doute repoussé le flot envahisseur, mais Rome surtout avait été le point de mire de l'ambition des Barbares ; en conséquence, les Romains durent réunir toutes leurs forces sur ce point ; en conséquence encore, ils durent laisser à leurs

colonies le soin de se protéger et de se défendre comme elles le pourraient. Or, la Gaule était attaquée par trois côtés à la fois ; il était donc de toute impossibilité qu'elle pût conserver plus longtemps son indépendance.

Il ne faudrait pas croire cependant que la puissance des Barbares se substitua immédiatement et en tous points à la puissance gallo-romaine. Les vainqueurs étaient trop inférieurs en nombre, pour pouvoir absorber entièrement l'élément civilisé qui prédominait alors dans la Gaule.

Les trois puissantes nations qui mirent fin à la domination romaine, étaient trop étrangères l'une à l'autre et avaient des mœurs trop différentes, pour s'entendre, se concerter entre elles, afin de ne former qu'une seule nation, mais unie, mais forte, mais capable de résister à tous venants ; aussi, à peine venaient-elles d'envahir la Gaule, qu'elles commençaient déjà à se faire une guerre acharnée, cruelle, sans merci ni trêve.

Les populations du Nord, moins efféminées, plus braves et plus opiniâtres que celles du Midi, sortirent victorieuses de la lutte. Les Francs eurent l'honneur de devenir, sous le règne de Clovis (481-511) le peuple dominant de la Gaule. Plus tard, Charlemagne réunit à sa couronne ce qui forme aujourd'hui l'Empire français, l'Allemagne, une partie de l'Autriche, les provinces Rhénanes et l'Italie. Ses successeurs perdirent petit à petit quelques parties de cet immense empire, et il est enfin devenu ce qu'il est aujourd'hui.

L'invasion des Barbares au cinquième siècle termine la série des malheurs par lesquels passèrent—en changeant de maîtres—nos chevaleresques ancêtres. Il faut excepter toutefois l'établissement des Normands dans la Gaule au neuvième siècle ; mais comme ces derniers ont peu influé sur les destinées littéraires et politiques de ce pays, laissons-les se réfugier dans la presqu'île armoricaine, (la Basse-Bretagne) et hâtons-nous de revenir à notre véritable sujet.

(A continuer.)

DE L'ENSEIGNEMENT DU CHANT CHEZ LES ENFANTS.

I. Enseignement du Chant dans les Ecoles élémentaires.

En Allemagne, comme en Italie, la Musique est un art populaire ; dans le second de ces pays, sa popularité tient à un instinct naturel de ses habitants ; dans le premier, elle est plutôt un effet de l'éducation.

En Allemagne, non-seulement le chant fait essentiellement partie d'une bonne éducation, quant aux classes supérieures de la société,

mais on le considère encore comme un moyen puissant et indispensable de perfectionner le moral et de développer le goût et l'intelligence des classes moyennes et inférieures. C'est pourquoi il a été mis au rang de toutes les autres parties de l'enseignement, soit dans les Gymnases et les Lycées, soit dans les Ecoles élémentaires de toute espèce. Du reste, dans les mesures qu'on a prises à cet égard, on ne s'est point borné à imposer à l'autorité chargée de l'instruction publique l'obligation de faire en sorte que l'enfant qui fréquente les écoles puisse, s'il en a envie, apprendre le chant. Non, chaque enfant, soit dans les écoles des villes, soit dans celles de la campagne, est tenu d'assister avec la même ponctualité à la classe de chant qu'à toutes les autres classes. Le plus jeune écolier allemand ne marche pas plus sans sa petite méthode de chant que sans son abécédaire.

Toutefois, il n'entre point dans les vues de ce système de faire de chaque élève des écoles un chanteur accompli, ou un musicien distingué; il est né d'une pensée plus profonde, et son action puissante sur la vie du peuple produit des résultats plus importants. L'enseignement, dans les écoles, ne tend ordinairement qu'à développer l'intelligence de la jeunesse, qu'à former sa raison, qu'à élargir son entendement; mais le corps succombe, et aucun aliment n'est offert au cœur ni à l'âme des jeunes élèves.

Afin de pourvoir en même temps au développement de leurs forces physiques et de leurs facultés intellectuelles, on a introduit les exercices gymnastiques dans les écoles et les institutions de l'Allemagne; et pour ouvrir le cœur des enfants à tous les sentiments généreux, pour empêcher qu'une conscience orgueilleuse de leur éducation intellectuelle n'altérât la pureté de leur âme et n'étouffât en eux le germe des mouvements nobles et bienveillants du jeune âge, on a mis le chant au nombre des autres objets d'étude.

L'effet immédiat de l'enseignement de cet art dans les écoles est d'ouvrir l'oreille des enfants aux impressions des tons; de rendre leur goût plus délicat; d'éveiller en eux l'amour des arts; de leur donner de l'éloignement pour ce qui est léger ou frivole; d'imprimer un essor noble à tous leurs mouvements. On leur procure ainsi un plus digne objet de récréation, qui, par l'effet d'une attraction sympathique, favorise parmi eux la concorde, maintient la communauté des sentiments et forme de doux liens entre ces jeunes cœurs.

II. Influence du Chant sur l'éducation physique.

Nous avons à examiner ici encore une autre question; elle consiste à savoir pourquoi c'est

le chant qu'on a préférablement introduit dans les écoles, et s'il exerce sur l'éducation du peuple une influence plus puissante que n'aurait pu faire l'enseignement de tout autre instrument de musique. La solution de cette question découle naturellement de l'analyse même des résultats que l'on obtient à l'aide du chant. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il est impossible de songer à former des chanteurs, des musiciens accomplis dans les écoles élémentaires. Le but de ces écoles est de fournir à l'intelligence de l'homme ses premiers aliments, de poser la première base du développement futur de ses facultés, et c'est à favoriser ce développement, à écarter les obstacles que l'organisation individuelle des élèves peut y opposer, que l'on doit d'abord s'attacher. Or, c'est précisément sous ce dernier rapport que l'enseignement du chant s'offre comme une ressource nécessaire.

Le perfectionnement du langage résulte d'abord de l'enseignement de la musique vocale. On a pensé avec raison que le chant est le moyen le plus efficace de rendre de bons organes encore plus parfaits et de corriger ou même de faire disparaître entièrement ce qu'il y a de défectueux dans les organes des enfants qui ont le défaut de bégayer, de nasiller, ou de faire entendre une espèce de sifflement en parlant. On va donc droit contre le but de l'enseignement du chant, si, comme cela se pratique ordinairement, on en exclut les enfants qui ont quelques vices dans les organes de la voix. Cet obstacle naturel, fût-il bien prononcé, peut être surmonté et entièrement écarté, si le maître n'y épargne pas ses soins, si l'élève s'y applique avec persévérance.

Tout exercice de chant est en même temps un moyen de perfectionner le langage. La manière de parler diffère, comme la voix, d'homme à homme, par le plus ou moins de facilité, le plus ou moins d'agrément dans la prononciation, et dans le timbre de l'organe dont la nature a doué chaque individu.

D'un autre côté, l'enseignement du chant tend à perfectionner le sens auditif, dont les organes, ainsi que ceux de la voix, ne sont pas non plus également parfaits chez tous les hommes. On commet donc aussi une grande faute en excluant de la classe de chant ceux des enfants qui ne montrent pas de prime-abord des dispositions musicales quant à l'oreille. Cette qualité se développe chez quelques-uns plus tardivement que chez les autres, et s'il s'en trouve qui semblent en être entièrement dépourvus, cela provient souvent de ce qu'ils n'ont jamais entendu chanter, ou du moins très-rarement, et de ce qu'ils n'ont jamais eu l'occasion d'imiter les tons des autres.

C'est en entendant chanter qu'on apprend à distinguer le degré d'élevation et d'abaissement des tons, et que l'oreille est exercée : et c'est en essayant graduellement d'imiter les autres que nous parvenons à rendre nos organes capables de reproduire les tons que nous avons saisis.

Enfin, malgré tous les préjugés qui peuvent exister à cet égard, nous pensons que le chant, ou l'art de respirer joue un si grand rôle, est un des meilleurs remèdes contre les infirmités de la poitrine. En effet, par des exercices qui sont en rapport avec les autres forces physiques du chanteur, les poumons se dilatent, se fortifient, et avec eux la poitrine.

A tous ces avantages physiques de l'enseignement du chant se joint l'influence qu'il exerce sur le moral, influence puissante, dont l'homme soumis à son empire ressent les effets bienfaisants jusqu'au terme de sa carrière.

(A continuer.)

MERCURE EN VOYAGE

OU

LA PRÉÉMINENCE DES PEUPLES. (1)

Quel peuple est le premier des peuples de la terre ?

Les dieux à ce sujet furent long-temps en guerre, Guerre de mots, d'abord ; mais un beau jour, dit-on, Ils voulaient se frapper, pour mieux avoir raison. La langue et puis le poing, c'est la règle commune.

" Ah ! sans doute, disait l'impétueux Neptune,

" Brandissant fièrement son sceptre dans les airs,

" C'est aux fils d'Albion, dominateurs des mers,

" Que la palme appartient ; pour moi, je la leur donne."

" — Quoi ! s'écriait Vénus, Apollon et Bellone,

" Pourrait-on disputer cette palme aux Français ?

" L'esprit et la valeur se lisent sur leurs traits ;

" Elle leur revient ! — Non ! interfrompait Minerve ;

" Pour les graves Germains je veux qu'on la réserve ;

" Comme penseurs profonds ils l'emportent sur tous."

C'est ainsi que les dieux, chacun suivant ses goûts,

A leur peuple chéri donnaient la préséance.

Mais, craignant les effets de cette dissidence,

Jupiter dit ; " Je veux vous mettre d'accord,

" Car de pareils débats pourraient nous faire tort,

" Et le bipède humain, d'en bas voyant vos gestes,

" De son respect pour nous dépouillerait les restes ;

" Il n'est que trop déjà de lui-même entiché !

" Vers les peuples par moi Mercure dépêché

" De leurs lois, de leurs mœurs s'enquerra par lui-même,

" Et, rapportant au pied de ma grandeur suprême

" Ce qu'il aura chez eux vu de mal et de bien,

" D'en juger sainement nous aurons le moyen,

" Et par là finira cette chaude querelle."

A ces mots, appelant son ministre fidèle,

(1) J'étais bien jeune lorsque j'écrivis cet ouvrage,

qui me fut inspiré par un sentiment de patriotisme

que la vue des armées étrangères foulant le sol de

mon pays avait encore exalté en moi. Plusieurs années

après, en 1823, ce même ouvrage fut lu au Collège

de France par M. le professeur Tissot, qui

veut bien m'honorer de quelques éloges que

j'acceptai à titre d'encouragement, et m'adresser des

critiques que j'ai mises à profit.

Il lui dicta son ordre, et Mercure à l'instant

Abandonne des dieux le séjour éclatant,

Pour venir sur la terre accomplir son message.

Il a pour premier hôte un peuple anthropophage,

Hôte affreux et cruel, qui le voulait manger ;

Ayant de cet acceuil assez pour le juger,

Il le maudit trois fois, et de là s'achemina

Vers ce vasto pays qu'on appelle la Chine.

Là, du moins, n'a-t-il pas à craindre un sort fatal ;

Mais il rit en voyant ce peuple original,

Rempli de préjugés, rebelle à la science,

Et fier d'être immobile alors que tout avance.

La Perse, le Mogol, l'Inde, l'Afrique enfin,

Reçoivent tour à tour le voyageur divin,

Mais il s'y plaît pas, et je le crois sans peine :

Un dieu souffre de voir souffrir la race humaine.

Atteignant l'Amérique, il a devant les yeux

D'esclaves fustigés le spectacle odieux.

" Quoi ! pense-t-il en lui, ce peuple qu'on dit sage,

" Vante l'indépendance et maintient l'esclavage !

" L'élève de Franklin suit bien mal ses leçons,

" Et n'est pas si parfait, qu'il en a l'air... Passons !"

De voir l'Europe enfin son envie était grande.

Il en prend donc la route et s'arrête en Hollande.

Dès l'abord, il entend des gens se quereller ;

De bière et d'eau-de-vie il voit des flots couler :

La vapeur du tabac fait qu'à peine il respire

" Buvez, fumez en paix ; pour moi je me retire !

" Dit-il ; vous me plaisez comme de fins marchands,

" Mais, de grâce, quittez ces ignobles penchants."

Les peuples d'Allemagne et ceux de l'Helvétie

Sont par lui visités : le dieu les apprécie,

Les reconnaît bons, francs, sensés dans leurs discours ;

Mais ils lui plainraient plus étant un peu moins lourds.

Sur la pauvre Pologne il répand quelques larmes...

Bientôt à ses regards, géante sous les armes,

La Russie apparaît au milieu des glaçons :

" O de Pierre-Premier sauvages nourrissons !

" Vous surgissez brillants à l'horizon du monde ;

" Mais dans vos mœurs encor trop de rudesse abonde,

" Et l'humanité seule aux peuples donne un rang..

" Le trône de vos czars est humide de sang !"

Dit Mercure, admirant d'ailleurs ce jeune empire

Qui s'éclaircit toujours, à la grandeur aspiré.

Dans Byzance il distingue aux portes du Sérail

Cent têtes grinçant comme un épouvantail.

L'horreur, à cet aspect, de ses esprits s'empare ;

" Va, retourne en Scythie, ô peuplade barbare !

" Purge l'Europe (2) !..." Il dit, et s'enfuit irrité.

De Romulus ensuite il gagne la cité,

Et s'afflige de voir au pied du Capitole

Ramper un petit peuple à tête frivole !

A Lisbonne, à Madrid, pour sa réception,

On le veut mettre aux mains de l'Inquisition (3).

Il dirige ses pas vers la Grande-Bretagne,

Dans Londres s'établit. D'abord tout enchanté

D'y trouver tant de luxe et de liberté,

Il croit des nations contempler la première :

Mais ayant de l'Anglais sondé le caractère,

Il change un peu d'avis. Taciturne, inquiet,

Se brisant le cerveau pour le moindre sujet,

D'une autre part, superbe, ambitieux, cupide,

Jaloux par nature et volontiers perfide ;

C'est sous des traits pareils qu'il le connaît alors.

(2) Si Mercure eût exécuté son voyage une vingt-

aine d'années plus tard, il eût vu, avec plaisir, que

la Turquie n'avait pas voulu rester étrangère à la

marche de la civilisation, et qu'elle avait adopté

quelques-unes des lois et des institutions modernes.

Comme il eût été agréablement surpris d'entendre

proclamer une Charte à Constantinople !

(3) Ces deux dernières capitales ne présenteraient

plus aujourd'hui le même danger à l'envoyé céleste.

Soudain, abandonnant les britanniques bords,
 Il pose enfin le pied sur la terre de France,
 Et l'élégant Paris devient sa résidence.
 Là, sous son œil perçant défilent tour à tour
 Bourgeois, nobles, robins, et la ville et la cour.
 Mercure observe tout avec intelligence,
 Note, juge, compare, et, dans sa conscience,
 Croit que décidément ce peuple est le premier;
 Il lui semble à la fois diplomate et guerrier,
 Galant dans un salon, au champ d'honneur terrible,
 A la gloire, aux beaux-arts, à l'amitié sensible,
 Mais ayant par malheur l'esprit un peu léger.
 Le dieu dès ce moment cesse de voyager :
 Son but se trouve atteint. Levant un talon lesté.
 Il franchit la hauteur de la voûte céleste,
 Va droit à Jupiter, et dépose à ses pieds
 Un rapport où les faits très-circumstanciés
 Démontrant que la France a mérité la palme.
 " Prêtez-moi tous l'oreille et que chacun soit calme !
 " Dit le maître des dieux à l'Olympe assemblé ;
 " Votre long différend me paraît tout réglé.
 " Mercure en est l'arbitre, et sa juste sentence
 " Reine des nations a proclamé la France,
 " Cet avis est le mien ; qu'il soit le vôtre aussi,
 " Et que nul désormais ne se dispute ici ! "
 Un silence absolu règne dans l'auditoire.
 Jupiter prend alors trois rayons de sa gloire,
 Les tord et les dispose en cercle flamboyant
 Qu'au-dessus de Paris il place en souriant.
 Les savants ont nommé ce cercle l'arhêlic, (4)
 Le disant du soleil l'image réfléchie ;
 Mais ils sont dans l'erreur, et je vous ai conté
 Sur cet événement l'exacte vérité.
 J'angure toutefois que l'enrievence Europe
 Prétendra que je suis aussi menteur qu'Esopé,
 Et qu'elle s'écriera dans un accès d'humeur :
 " Plaisante invention de ce jeune rimeur
 " Qui s'est constitué juge en sa propre cause ! "
 " Chaque peuple pourrait en faire autant. " ... Qu'on

[l'ose,

Et l'univers dira si c'est avec raison !...
 Charlemagne, Henri-Quatre, et toi, Napoléon,
 Paraissez, montrez-nous votre vertu guerrière !
 Et vous, auteurs divins, La Fontaine, Molière
 Racine, Despréaux, Corneille, Bossuet,
 Sortez de votre tombe, et prouvez qu'en effet,
 Riche de vos travaux, belle, de votre gloire,
 La France au premier rang doit briller dans l'histoire.
 Pour vous, nos ennemis ! moins fiers, contentez-vous
 De nous avoir vaincus, tous liés contre nous :
 Vous ne nous prendrez pas du moins cette couronne
 Qu'avec le roi des dieux le monde entier nous donne !
 † EDOUARD SERVAN DE SUGNY.

HÉROS ET MARTYR.

I.

Nous sommes au mois de janvier ! Il est tard. La nuit est froide, le chemin crie sous le pied qui le foule en passant. Les bruits du jour ont fait place au silence des nuits : avançons.....

Voyez ces fossés larges et profonds qui servent de ceinture au fort de Villerbanne ; ils sont remplis d'eau, mais cette eau glacée n'a pas la plus petite oscillation à prêter au vent du nord qui souffle.

(4) A l'époque où ces vers furent composés, un phénomène de cette nature fut effectivement remarqué dans la direction de la capitale.

Regardez le ciel. Comme il est pur, limpide et parsemé d'étoiles ! On dirait le manteau d'azur de la Vierge Marie, ce manteau que notre imagination, étroite à l'endroit des choses célestes, nous représente broché de perles et de diamants par la main des anges et des vierges. Oh ! qu'il fait froid ! — Avançons encore, car le sang se glacerait dans nos veines. — Quelle heure est-il ? — Minuit vient de sonner à la petite chappelle de Saint, Maurice. — C'est une heure fatale, dit-on pour les esprits faibles, une heure de mort. — Prions pour les trepassés. — La prière est agréable à Dieu, surtout la nuit, lorsque le cœur et l'esprit veillent pendant le sommeil de la terre. —

Avançons toujours : — silence ! — Voyez-vous maintenant cet homme, immobile et debout derrière ce tertre de gazon, auprès de cette embrasure ? — Quel est cet homme ? — Cet homme ? c'est un héros, c'est l'image de la patrie, c'est l'épée, la fortune, l'honneur de la France ; c'est un soldat ! —

Ou bien ce soldat est moins qu'un homme ; c'est une machine fabriquée par le sort fatal de la conscription, un automate payé tant par jour pour porter la tête haute et fixe, pour marcher au pas, faire la charge en plus ou moins de temps, si la pensée de son âme, renfermée sous les bornes étroites et purement matérielles de la discipline militaire, ne rapporte pas la sublimité de son infime position à l'idée divine qui fait mouvoir ici-bas, et comme il lui plaît, les peuples et les rois.

Mais non, c'est un héros, ce soldat ; c'est un martyr de tous les jours, ce guerrier chrétien qui offre à Dieu et à la patrie les douleurs de sa passion, qui crucifie pendant sept années ses affections les plus chères, les affections de la famille, les joies du foyer domestique, les baisers de sa mère, les rêves aimés de son cœur, les plus belles années de sa vie, son indépendance, sa liberté ! C'est un héros ; car malgré la plus dure de toutes les servitudes, son artère est pleine du sang qui bouillonne dans sa poitrine et qu'il versera tout entier pour sa patrie quand l'heure des batailles sera venue. Eh bien ! pendant que la gloire militaire de notre beau pays repose en paix à l'ombre de nos souvenirs, il le comprime, ce sang généreux, il l'arrête dans son impétuosité, il le réduit aux proportions pacifiques d'un état de garnison. — Le vieux lion dort... et il attend... Et cependant, au besoin, il aura le courage de parodier la guerre en temps de paix, la force de rompre sa volonté et son intelligence au simulacre des grandes luttes ; il aura cette force et ce courage, parce que sa consigne le veut ainsi.

Voilà pourquoi cet homme, ce soldat, ce héros, que vous apercevez, immobile et l'ar-

me au bras devant vous, est exposé cette nuit à mouir de froid, pendant que les heureux de la terre, qu'il protège et qui ne pensent pas à lui, dorment sur le velours ou sur la soie de leur sommeil égoïste, ou dansent couronnés de fleurs dans leurs salons dorés et parfumés.

L'entendez-vous ! Il nous a aperçus, et c'est à nous qu'il s'adresse : Qui vive ! — qui vive ? — France ! — Oui, France ! brave soldat, car ce cri que nous te donnons en passant est le seul salut qui soit digne de toi, c'est le salut de la patrie reconnaissante !

II.

Le soldat, noble victime immolée chaque jour sur l'autel de la patrie, mourra, s'il le faut, esclave de sa consigne, et son sacrifice sera d'autant plus complet, plus absolu, qu'il n'aura pas de parents pour lui fermer les yeux, pour l'accompagner à sa dernière demeure, pour donner à sa tombe quelques larmes de regret, quelques fleurs d'espérance.

Sa vieille mère ne saura pas même trouver un jour la place oubliée où son fils mort repose loin de son pays ; le pied incertain de la pauvre mère et ses regards humides s'égareront dans le sinistre enclos, à travers les longues herbes, sans pouvoir rencontrer l'inscription funèbre qui dit : *Il est là !*

III.

Une fois, c'était au mois de Novembre en 1840, les eaux du Rhône, après avoir brisé leurs digues et quitté leur lit, s'étaient violemment répandues dans les rues, sur les quais de la ville de Lyon. Un grenadier se trouvait alors en faction à une distance assez éloignée de son poste. La faction ordinaire est de deux heures ; — il ne faut pas deux heures aux flots du Rhône pour atteindre la hauteur d'un homme, quand ce fleuve devient torrent et roule comme une avalanche. Il était nuit ; les pâles rayons de la lune éclairaient seuls cette scène de dévastation. Atteint subitement par les eaux débordées, le soldat en faction se retira sur les dernières limites que lui avait assignées sa consigne et que les flots avaient épargnées. Mais le Rhône grondait et grossissait toujours. Alors la sentinelle fit entendre un cri de détresse, mais sa voix, dominée par le fleuve en colère, ne fut point entendue ; personne ne vint à son secours. A quelques pas de là se trouvait un monticule assez élevé pour que le Rhône ne pût l'atteindre, c'était le port du salut. Mais entre ce monticule et le factionnaire débordé de toutes parts, il y avait une consigne immuable, sacrée, et au bout de cette consigne, la mort. Que fit alors le malheureux grenadier ? Se retira-t-il devant la vague qui s'a-

vançait sans cesse ? Non. Il le pouvait, il le devait peut-être, il ne le voulut pas. Il redoubla ses cris de détresse, et déchargea même, dit-on, son arme, comme à l'heure de la surprise et du danger ; mais ses cris et son coup de feu, emportés par la tourmente, se perdirent dans le bruit sourd de la dévastation. C'est une bien terrible mort que celle de la submersion, c'est la plus affreuse de toutes les morts. Le malheureux factionnaire le savait ; — il était temps encore, il pouvait se sauver ; il ne tenait qu'à lui d'échapper à l'horreur de l'agonie. — Il pria ; puis l'arme au bras, immobile, il regarda sans pâlir les progrès du fleuve qui montait à chaque instant davantage, et il tendit... Quelques minutes après, le sol disparut sous ses pieds, et les flots du Rhône se refermèrent en grondant sur un nouveau martyr de la foi militaire.

ALPHONSE BALLEVDIER.

SUR LA LECTURE.

Il faut lire pour s'instruire, pour se corriger et pour se consoler. (Christine.)

La lecture souvent tient lieu d'expérience, Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses. (Montesquieu.)

Il vaut mieux lire deux fois un bon ouvrage qu'une fois un mauvais. (J.-B.-Say.)

Celui qui lit beaucoup et jamais ne médite Est semblable à celui qui mange avidement : Son débile estomac se charge tellement Que le meilleur repas jamais ne lui profite.

(Pibrac.)

L'ennui qui dévore les hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par la lecture. (Fénélon.)

Les livres sort à l'âme ce que la nature est au corps. (Saint-Paul.)

Le meilleur compagnon pour faire passer le temps est un bon livre. (F. Denis.)

Un bon livre est un ami complaisant que l'on quitte quand on veut. (Christine.)

Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas un autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier, (La Bruyère.)

En lisant pour la première fois un bon livre on doit éprouver le même plaisir que si l'on fait un nouvel ami ; relire un livre qu'on a lu, c'est un nouvel ami que l'on revoit.

Heureux celui qui sait ajouter de bons livres au petit nombre de ses amis, qui souvent s'éloigne du monde pour jouir de leur paisible entretien, et toujours en rapporte plus de sénérité, de courage, et d'espérance.

(Droz.)

Un bon livre est un bon ami. Il ne révèle pas vos secrets, et il vous enseigne la sagesse. (Maxime orientale.)

—0000000—

FAITS DIVERS.

— Georges Desbarats, écrivain, imprimeur de la Reine, est décédé à Montréal, le 12 de ce mois, à l'âge de 57 ans. M. Desbarats était imprimeur de la Reine depuis 1844; auparavant, il avait été propriétaire du *Mercury*, conjointement avec M. Thomas Cary. M. D., dit le *Journal de Québec*, passait à bon droit pour un homme actif, entreprenant et habile en affaires, et il laisse une belle fortune à ses héritiers. Il sut commander l'estime de tous ceux qu'il employa à son service. Si l'on en croit le *Globe*, le gouvernement ne remplacerait point M. Desbarats avant que le plan de Confédération ait été soumis aux Chambres.

— Le sixième et dernier volume du *Code civil* du Bas-Canada est maintenant sous presse.

— Mgr. de Montréal est parti le 14 de ce mois pour Rome.

— Les catholiques du diocèse de Québec ont envoyé à N. S. P. le Pape la somme de \$6,017.77, résultat de la collecte du denier de St. Pierre.

— La société de Colonisation de Québec compte maintenant plus de mille membres.

Le *Jura*, steamer de la Compagnie des Vapeurs Océaniques de Montréal, a fait naufrage le 3 du courant sur *Crosby Point*, en se rendant à Liverpool. Le désastre est dû à la négligence et à l'ignorance du pilote, dit la *Gazette*.

— Un terrible ouragan a éclaté sur la ville de Calcutta, dans l'Inde, le 5 octobre dernier. 110 navires ont fait naufrage et 12,000 personnes ont perdu la vie. On évalue les pertes matérielles à la somme de 200 millions de francs.

— Les bulletins officiels constatent que, dans le cours des deux derniers mois, il n'y a pas eu moins de 100,000 soldats fédéraux et confédérés qui ont été ou tués, ou blessés, ou capturés dans la vallée de la Shenandoah.

— Un tremblement de terre, qui a causé beaucoup de désastres, a eu lieu récemment au Mexique. Le pays a été dévasté sur un parcours de plusieurs lieues. Plusieurs soldats français et un grand nombre de citoyens ont été tués.

—0000000—

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada.—Le Parlement a été prorogé au dix-septième jour de décembre prochain. On pense généralement que les Chambres se réuniront vers le milieu de janvier 1865.

L'hon. M. Mowat, maître-général des Postes, a été nommé vice-chancelier du Haut-Canada. On dit que l'hon. M. Howland, ancien ministre des finances, va le remplacer.

Une société secrète, dite des *Fénians*, a produit un certain émoi à Toronto, il y a quelques jours. Cette société, composée d'Irlandais, a pour but, suivant le *Globe*, de travailler à renverser le pouvoir britannique en Irlande et en Canada. Les Orangistes de Toronto devaient célébrer il y a quelques jours l'anniversaire de la conspiration des poudres, etc., et comme quelques Irlandais catholiques craignaient que les orangistes fissent des leurs, ils avaient pris des mesures efficaces pour arrêter toute démonstration hostile de la part de ces derniers. On a trouvé en plusieurs endroits des manches de haches, des piques et autres instruments de guerre; et l'on s'occupe en ce moment, paraît-il, à prévenir une descente sur Toronto que les *Fénians* de Buffalo préméditeraient, si l'on en croit l'auteur d'une lettre anonyme adressée au maire de Toronto.

Etats-Unis.—Lincoln sera réélu à une majorité écrasante.

Les nouvelles de la guerre sont sans importance.

On dit que les journaux confédérés s'élèvent fortement contre l'armement des nègres.

Il y a eu ces jours derniers près de Petersburg un engagement d'avant-postes tout à fait remarquable. Après la mêlée, on a découvert que pas un homme n'avait été blessé!

Mexique.—La nouvelle qui tendait à faire croire qu'un traité d'alliance allait être signé entre les Etats du Sud et le Mexique, est dénuée de fondement.

EUROPE.

Autriche.—Le traité de paix entre le Danemark et les Alliés a été définitivement signé à Vienne le 30 octobre dernier. Les ratifications devaient être échangées dans le cours de trois semaines, et l'évacuation du Jutland devait se faire trois semaines après les ratifications.

CONDITIONS:

LA SEMAINE paraît régulièrement le dernier jour de chaque semaine.

L'abonnement est d'UNE PIASTRE par année, invariablement payable d'avance.

On s'abonne à Québec, chez M. C. Darveau, imprimeur, Propriétaire-Gérant, côte Lamontagne, No. 8.